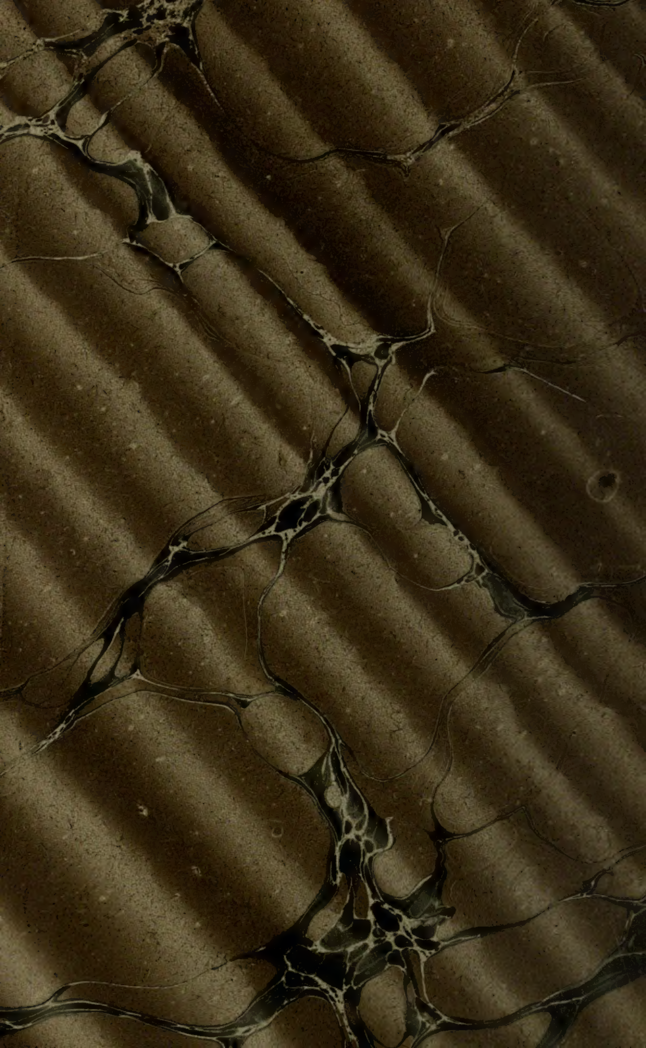






IMPRESSIONS DE GUERRE

IMPRESSIONS DE GUERRE

DU MÊME AUTEUR

Sous le pseudonyme d'Agathon

(en collaboration avec M. Alfred de Tarde)

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne (4e édit.) . . . . 1 vol

Les Jeunes Gens d'aujourd'hui (Le goût de l'action. La foi patriotique. Une renaissance catholique. Le réalisme politique). 11e édit. . . . 1 vol.

(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

BROCHURES :

—

Romain Rolland contre la France (Floury).

Ernest Psichari (Librairie de l'Art catholique).

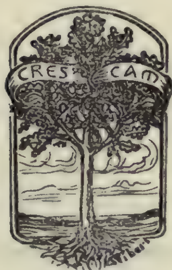


HENRI MASSIS

IMPRESSIONS DE GUERRE

(1914-1915)

Frontispice de MAURICE DENIS



PARIS
COLLECTION « BELLUM »
GEORGES CRÈS ET Cie, ÉDITEURS
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 exemplaires japon impérial,
dont 5 hors commerce,
numérotés I à V et 1 à 15,

et 1.000 exemplaires sur vélin de Rives.

A

LA

MÉMOIRE

DE

PAUL DROUOT

POÈTE FRANÇAIS

CHASSEUR

AU

3me BATAILLON

DE

CHASSEURS A PIED

TOMBÉ

AU

CHAMP D'HONNEUR

LE

9 JUIN 1915

« La moindre action sanctifiée par le moindre péril, laisse dans le cœur plus de fierté que le labeur silencieux et pacifique de la pensée. »

A. DE VIGNY

IN MEMORIAM

Les hasards de cette guerre nous avaient réunis : de notre amitié qui s'était déjà donné d'uniques témoignages, ils avaient fait un sentiment fraternel et sacré.

Au début de la mobilisation, j'avais retrouvé Paul Drouot dans un dépôt, près de Langres. En de tels instants,

quel réconfort qu'un tel ami! Je savais déjà la noblesse, la qualité de sa nature; je savais comme elle se portait d'instinct vers toutes les grandeurs et qu'elle n'aimait, dans les œuvres de l'esprit humain, que les plus fortes, les plus héroïques, les plus religieuses. Drouot allait à tout ce qui est éternel, à tout ce qui peut manifester le divin. Guidé par des maîtres difficiles, il avait assemblé les plus hauts poèmes de l'humanité. Il vénérait les Grecs, les Hindous, les lyriques Anglais, Hugo qu'il idolâtrait.

Mais sied-il de parler de littérature? Pourtant, c'était là qu'il s'était composé cette vision héroïque, ardente, de la vie et de l'homme, que le catholicisme retrouvé avait redressée, et qui vient de donner un témoignage si ab-

solu de sa sincérité. Toutefois, sous le fait de la guerre, son âme avait dépouillé ce qu'il y avait en elle d'adolescent, d'un peu étourdi par le tumulte de la jeunesse, pour céder à quelque chose de plus grave, de plus viril et que ceux qui le connaissaient bien avaient discerné dans son ardeur emportée. Drouot avait retrouvé cette foi qu'une mère chrétienne, et de quelle noblesse ! avait déposée dans son cœur. Je n'oublierai point nos prières du soir, dans ce grenier où, pendant trois mois, nous couchâmes sur de la paille ; et surtout cette messe que nous fîmes dire, à Hûmes, pour Péguy et pour Psichari et où nous communiâmes côte à côte.

Puis nous partîmes, après ces mois obscurs et pénibles, avec le 3e chasseurs

pour le secteur d'Arras. Nous arrivâmes ensemble le 20 décembre par une nuit atroce de froid et d'épouvante, qui ne céda au jour que pour nous découvrir un effroyable charnier dans la boue. C'était notre premier contact avec les réalités de la guerre. Cette descente à Noulette, où nous buttions contre les cadavres, frôlant les ombres inconnues de ceux que nous allions relever, vivra éternellement dans ma mémoire : ce fut notre descente aux Enfers. Et pourtant, au matin, nous nous sentions allègres et heureux d'être enfin à cette place que nous avions, pendant trois mois, attendue, dans le morne piétinement d'un dépôt.

Malgré sa santé fragile, Drouot, soucieux du nom qu'il portait, avait voulu servir. Je sais tout ce qu'il a physique-

ment souffert pour faire son devoir, pour se montrer digne de son aïeul, pour être digne aussi des grands desseins qu'il concevait. Puisque l'écrivain est un homme qui porte un témoignage sur la vie et sur l'homme, la guerre semblait à ce poète une épreuve à laquelle il se devait soumettre, pour justifier, en quelque manière, l'œuvre qu'il produirait un jour ; et cela montre assez quelle notion héroïque il se faisait du métier d'écrivain.

Aussi Drouot était-il de ceux sur qui l'on pouvait compter pour cette œuvre qu'après la guerre il faudra aussitôt entreprendre, afin que demeurent toutes les vertus qu'elle a suscitées et qui doivent régénérer la France.

Par ses fonctions, Drouot devint l'historiographe du 3e bataillon de

chasseurs. Puissions-nous lire, un jour, les pages qu'il rédigeait dans la fièvre, le soir de tant de rudes combats : elles ne doivent pas rester anonymes, encore qu'il les ait écrites sans souci d'y paraître. Elles nous consoleront de l'œuvre qu'il avait à peine commencée et elles auront pour dénouement sa fin magnifique.

Le soir du 9 mai, après une attaque victorieuse, où le bataillon avait enlevé la position ennemie, le commandant Madelin l'avait choisi pour visiter avec lui les lignes conquises : « J'emmène Drouot », avait-il dit. « C'était un grand honneur, madame », écrivait notre ami en apprenant à la femme de son chef sa mort héroïque. Il était bien digne, on le voit, d'une telle distinction.

Ayant ramené, sous les balles, le corps de son commandant mortellement blessé, Drouot avait été proposé pour la médaille militaire; et, comme cette proposition n'avait pas été suivie, il m'écrivait : « Pour la médaille, vous seul, qui me connaissez bien, pourrez me comprendre ; je suis heureux que la proposition ait été arrêtée au corps d'armée et transformée en citation. C'est bien plus discret, beaucoup plus mon genre et plus équitable. Songez à tout ce qu'il faudrait qu'on eût fait pour gagner la médaille. »

Drouot allait grandir encore : quelques semaines plus tard, le cœur déchiqueté d'un éclat d'obus, il suivait son chef et le rejoignait parmi les purs, parmi les plus nobles, parmi ceux de qui le sacrifice nous vaut plus de mérites.

2

Ainsi s'accomplissait le mystérieux pressentiment qu'à vingt ans ce jeune et fier poète avait eu de sa glorieuse destinée :

Et je sentais en moi renaître, flot suave,
De poudre fraîche et de vieux vin, le sang des braves
Dont nous ne portons plus aujourd'hui que le nom,
Et qui, sous la mitraille et parmi le canon,
Fusillant, fusillés, repus, gorgés de gloire
Soupiraient du souci de la seule victoire,
Marchaient jusqu'à leur dernier reste de chaleur,
Et ne tombaient que frappés d'une balle au cœur !

I

UNE GÉNÉRATION SACRIFIÉE

« Nous sommes tous des îlots battus d'une incessante tempête et nos maisons sont toutes des forteresses dans la mer... La guerre bat le seuil de nos portes. Nous n'avons pas besoin d'aller la chercher, la porter. C'est elle qui nous cherche... Nous sommes tous aujourd'hui placés à la brèche. Nous sommes tous à la frontière. La frontière est partout. »

Charles Péguy.
1911.

I

UNE « GÉNÉRATION SACRIFIÉE »

8 Septembre 1914.

De ces nouveaux venus qui refont de l'honneur et de la gloire pour des générations, on célèbre de toutes parts l'héroïsme, cet héroïsme dont le goût s'affirmait avant qu'en fût fourni le témoignage au monde qui s'émerveille.

N'avaient-ils point senti obscurément, ces jeunes hommes, qu'ils verraient de grandes choses, que de

grandes choses se feraient par eux et c'est pourquoi ils avaient osé dire : « Notre génération est importante : en elle, sont revenus tous les espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation. Tout se joue sur nos têtes. »

Affirmation où d'aucuns trouvaient alors une ardeur assez immodeste, à quoi d'autres faisaient confiance, mais dont peu découvraient la profonde humilité, cette humilité sans laquelle il n'est point de sacrifice. C'est que beaucoup ne l'entendaient pas et que l'attitude de cette jeunesse, alors même qu'on plaçait en elle ses espoirs, demeurait étrangère. Ces mêmes jeunes hommes qui faisaient des vœux si audacieux et qu'on voyait préoccupés

d'être différents de leurs aînés, avaient, par ailleurs, limité leurs désirs, mis un frein à toutes ces velléités impatientes et chimériques qui agitent un cœur de vingt ans, et rien, en son fond, n'était plus soumis que cette apparente présomption.

Il est peu de générations qui soient entrées dans la vie, avec un tel sentiment de renoncement, d'humilité. Elle savait tout d'avance et pourquoi elle était née : et voilà bien le sens de ces mots qu'un des nôtres prononçait un jour : « *Nous sommes*, disait-il, *une génération sacrifiée.* » Je ne connais rien de plus noble et qui recèle plus d'énergie véritable que cet aveu. On l'entendrait mal si l'on y voulait discerner le moindre regret. Il est tout gonflé d'espérance. *Sacrifiée*, cela veut

dire que, dès l'abord, elle acceptait ce sacrifice à quoi elle se sentait prédestinée, qu'ayant le sentiment d'une effroyable responsabilité, « la certitude pesante, traînée partout d'une accablante obligation », elle prenait une conscience nette de l'événement qui l'emploierait et que son intelligence comme sa volonté était toute tendue à la rendre prête et munie. Génération sacrifiée, oui, pour la grandeur de la France et pour la liberté humaine; sacrifiée, parce qu'il n'y a de justes conquêtes que celles-là qui sont entées sur le sacrifice.

Aussi, de toute son âme est-elle allée vers ceux qui lui enseignaient la valeur du sacrifice, vers toutes les doctrines qui en manifestent la beauté. Voyez les maîtres qu'elle s'est donnés,

et, entre tous, ce pur et ardent Péguy, qui l'accomplit jusque dans la mort. Pourquoi cette jeunesse, plutôt que d'élire ces mots d'individualisme, d'art, de vie qui avaient exalté leurs aînés, leur préférait-elle ceux d'ordre et de discipline? La sensibilité juvénile avait-elle tant changé qu'on la trouvait tournée contre ce qui semblait être ses instincts? Le propre de la jeunesse n'est-il pas, au contraire, de s'éployer, de s'ébattre, de ne songer qu'à soi et de développer sans contrainte toutes ses puissances? Or, les vertus que celle-ci recherchait étaient bien plutôt des vertus *restrictives*.

D'où lui venait cette gravité singulière et qu'elle refusât de se livrer aux jeux naturellement égoïstes de son âge? C'est qu'ayant senti à trois re-

prises et dès l'adolescence, qu'elle ne saurait vivre librement sous la menace insultante d'une race qui détestait sa liberté, il la lui faudrait d'abord recouvrer, que tout devrait être remis jusqu'alors, qu'elle ne pourrait rien entreprendre ni songer à organiser les conquêtes de la paix, avant que d'être délivrée de cette obsession.

Et le fait est qu'elle renonça sans amertume aux plaisirs pacifiques ; elle s'apprêta pour la guerre et d'abord par une manière d'ascétisme intellectuel. Aux œuvres de l'intelligence, elle demanda plus qu'une jouissance délicate, de sûres directions et des moyens de s'élever, repoussant tout ce qui ne souhaitait que plaire. Elle organisa une espèce de police spirituelle, revisant en vue de l'action, toutes les

valeurs communes, s'imposant, par avance, mille sacrifices qui la rendraient prête à subir ceux-là dont dépendrait, à coup sûr, l'existence même de la France.

Et voilà le secret de l'acceptation admirable dont unanimement elle témoigna, quand sonna l'heure décisive : elle l'attendait sans angoisse. La « génération sacrifiée » allait consommer son sacrifice. Son âme, depuis longtemps, l'avait accompli en elle-même. Elle eût été déçue si le destin l'avait soustraite à cette nécessité. Les plus impatients l'appelaient comme une délivrance : tous étaient prêts à fournir ce qu'il allait exiger. Aussi bien ceux qui sont partis semblent-ils n'avoir rien abandonné, tant ils s'étaient habitués aux quotidiens

abandons. Ils savaient que rien ne serait durable qu'ils ne fonderaient sur le sacrifice, que rien ne serait fort qu'ils n'auraient trempé de leur sang. Ils sentaient la précarité de toutes les choses qui ne pourraient résister à cette épreuve et que tout serait menacé devant qu'elle ne fût accomplie.

D'où la grave allégresse qui frappa dans leur chant de départ. Leur mission commençait : jusqu'alors ils n'avaient vécu que pour cette histoire qu'ils allaient faire. Et avant que d'avoir fourni sur les champs de la guerre son témoignage héroïque, la France donna un spectacle qui n'est pas moins admirable : celui de son renouvellement intérieur. Avant la victoire sur l'ennemi, la victoire sur soi-même.

Sans cette préparation secrète de l'intelligence et du cœur, sans cette reprise volontaire des plus contraignantes disciplines, et, surtout, sans cette Grâce qui rend possible l'impossible, allez donc expliquer sa magnifique résistance, résistance qui veut plus que du courage et de l'élan, une âme tenace, résolue, pénétrée de foi et dont l'héroïsme sait être humble pour vaincre, bref une âme qui a l'habitude du renoncement.

Nous sommes une génération sacrifiée. C'est bien. Nous le savions. Mais notre sacrifice assurera la liberté à nos fils et au monde qui va naître.

II

IMPRESSIONS DE GUERRE

(Notre-Dame-de-Lorette, Janvier 1915)

« N'est-ce donc rien que de mourir ? N'est-ce donc rien que ceci qui n'est pas en moi le corps périssable soit fixé pour l'éternité dans l'arrêt instantané de la vie ? Je ne sais, mais on voudrait à cette heure que l'âme fût claire et sans tache. On voudrait dépouiller toute la misère humaine, et que la laideur du péché fût effacée. Voici devant moi le champ de la Mort et il est beau comme la terre de la Promesse. Voici l'Ange tenant le livre ; la nuit est tout illuminée sous son aile. »

ERNEST PSICHARI

9 *Janvier*. — Il y aura demain six jours que le bataillon cantonne à H. — Court répit, moment de repos, où dans le mouvement d'une vie presque ordinaire, la volonté se détend, cède à des habitudes de jadis, où la réflexion s'attarde sur ce que nous venons de souffrir et de vivre... Tous les hommes obscurément se livrent à de pareilles pensées.

Que ces derniers jours de l'année ont été mornes ! Oui, depuis des semaines, bien que toujours la mort rôde, invisible, permanente, égarée

en tous sens, bien qu'elle ne nous laisse jamais de répit, nous connaissons une manière de tranquillité. Mais quelle action tenter dans cette boue qui met un vêtement de glaise sur notre troupe alourdie, qui rend la terre pleine de traîtrise, cette terre labourée d'obus, semée de sang, et les nuits plus angoissantes où, vers nos repaires, nous avançons comme des ombres aveugles ? Oh ! ces froides nuits de décembre, où fantômes aux joues sombres comme le tan, nous nous tenions pelotonnés dans nos fosses dégoûtantes, parmi le grand silence noir, plus profond d'être coupé de coups de feu espacés, solitaires...

Eh bien, voilà le secret de notre lassitude : nous ne sommes pas encore faits à cette guerre où l'homme doit

se renoncer en se terrant, où le courage est vain, où l'héroïsme semble n'être plus rien si, d'un état exalté, il n'était devenu une attitude constante et humble. Mais elle nous paraît d'abord une affreuse démission de l'homme, un renoncement, une humiliation : nul plaisir, nulle volupté n'y a place et l'on ne comprend pas tout de suite la grandeur ni la beauté de l'ascétisme où elle nous contraint, de la pénitence où elle met le guerrier...

Si, pour quelques journées, secouant le manteau de boue dont notre dernière retraite aux tranchées nous a couverts, nous voulons les plaisirs d'une plus douce humanité, c'est que nous n'avons pas encore, après quatre mois, résigné notre volonté d'agir. Chez les

hommes, chez nos officiers, on sent une pareille impatience ; de là vient leur mélancolie et cette lassitude. Notre terre, il a fallu nous mettre dedans pour la défendre ; mais l'heure est encore loin où nos pieds sonneront sur le sol, où il deviendra dur comme un chemin...

Dans ce village qu'habite notre troupe au repos, on se reprend à vivre. Tranquillité de quelques heures, engourdissement momentané, mais qui, à la guerre, n'est jamais total. On boit, on lit, on chante ; chacun va à son plaisir, se réfugie dans ce qui familièrement le console, mais avec une gêne singulière et comme si c'était défendu. L'âme ne démobilise point et, dans cet abandon d'un instant, elle a toujours présente cette vision sérieuse.

tragique de la réalité, où demain la ramènera peut-être... Présence dont on attend un signe... Aussi dans ce délassement, elle entretient une rumeur faite de propos colportés. « Il paraît qu'on attaquera vers le 15 — Mais non, nous serons en seconde ligne et nous ne ferons rien avant le printemps. » Craintes, espérances alternées, où chacun cherche à savoir ce que sera l'événement.

9 *Janvier.* — Par quel mystérieux avertissement, tous nos chasseurs se pressent-ils dans cette église de H..., où précisément l'on a fait dire une messe pour notre bataillon. Savent-ils que, pour beaucoup d'entre nous, c'est le dernier dimanche et la dernière bénédiction ? Leur ferveur à prier,

ferveur virile, militaire, a quelque chose qui étreint : dans ce silence recueilli, ils sentent que la semaine qui vient ne sera point vaine, que des choses arriveront, et déjà ils y songent : le prêtre et le soldat se courbent devant le sacrifice. — Ils ont retrouvé la confiance et une gravité qu'on sent dans la fièvre de leurs préparatifs : on mange en hâte, on s'équipe, les compagnies se rassemblent et à travers les corons, la colonne sombre des chasseurs avance, recueillie et allègre.

10 *Janvier*. — Notre compagnie est en réserve à M... ; les autres sont parties pour les tranchées, en seconde ligne. Nous y monterons après-demain : deux jours là-haut, dans les bois de B... ; deux jours ici encore en canton-

nement d'alerte, à la fosse n° 3; puis deux nouvelles journées aux tranchées et nous retournerons à H... où nous attire le souvenir des heures apaisées. Ce sont les ordres : cette semaine se passera donc encore sans incident, morne, boueuse, indifférente, toute pareille aux autres. Sachons endurer ces rudes quartiers d'hiver...

Devant quelques camarades, dans la fosse dévastée, à la lueur des bougies, D... nous a lu, ce soir, une comédie de Musset. Et ce n'est qu'à minuit que nous regagnons notre grange. Comme la nuit est belle et que la vie est douce... Nous emportons les rêves de Fantasio et l'on se tue à 800 mètres, derrière la noire colline...

12 *Janvier*. — Journée d'attente. Ce

matin, revue des hommes, équipement et armes. Besogne de caserne. A midi, un agent de liaison vient porter des ordres. Toutes les compagnies redescendent : nous changeons de secteur. Nous allons relever le ...e à A..., où notre bataillon déjà combattit en novembre. Une modification si subite, l'incompris d'une telle décision et, chez les anciens le souvenir des engagements de naguère, font tomber soudain cette quiétude un peu lasse où nous glissions.

Cinq heures. En colonne par deux, nous partons... Tout l'être est mobilisé intérieurement et le grave défilé, silencieux, s'engage dans les boyaux détrempés et obscurs. Des balles perdues sifflent au-dessus de nos têtes; des ordres sont passés à voix basse

que chacun se répète. Nous mettons les pas dans les pas, tant est angoissante la crainte de nous perdre. Puis, sautant un fossé plein de boue, où beaucoup vont tomber et s'enliser jusqu'au col, nous voici à découvert, sur le flanc d'une colline. Un sergent du ...* nous sert de guide : des mouvements et des voix étouffées. Nous allons dans l'inconnu, titubants, anxieux. Là-bas, impatients d'une autre impatience, ceux que nous allons relever attendent... Enfin, voici la tranchée que nous devons occuper : tertre banal, mais dont le jeu enchevêtré de boyaux et de sentiers fait une chose secrète, un labyrinthe plein de mystère et de péril. Il faut le reconnaître, placer les hommes... Plusieurs fois, dans la nuit, nous parcourrons ce che-

min noir et gluant que des ombres habitent. Les sentinelles ont occupé les créneaux : derrière eux, leurs camarades accroupis, recroquevillés comme des sarments, sont enfoncés dans le talus dont on ne les distingue pas. Et autour de nous, le soir livide. Les coups de feu rythment les heures angoissées : c'est la poignante mélancolie de ces nuits que la mort habite, où le cœur reste suspendu dans l'effroi, où le rêve s'enfièvre, quand les membres trop las n'imposent pas le sommeil à ces corps ramassés et roidis...

Mais le jour se lève, ranimant tous ces fantômes et redonnant la confiance. On voit devant soi... *Ils* sont là à quinze mètres, derrière cette frange de terre remuée. Et le regard, pendant deux jours, va s'hypnotiser sur cette

butte, ce pli de terrain, ce vallonnement, cette croupe, ce bouquet d'arbres, ce court horizon qui sera pour certains le dernier visage de la terre.

C'est tout le jour un remuement maladroit dans cette fosse fangeuse : l'air est humide et froid. D'un côté et de l'autre, on tire : quelques bombes font ébouler la terre du parapet. On le consolide... Soldats sans plaisir guerrier, tous attendent. Quoi? Rien et tout, car la mort, pendant cette pose désolante, peut les enterrer là, sans qu'ils se soient mesurés avec elle, comme une inconsciente, comme une égarée. Elle ne veut pas même de leur courage, à tout le moins de ce qu'on entendait jadis par le courage : car elle exige, dans cette guerre, une plus difficile vertu; elle veut qu'on l'attende,

à toute heure, avec patience. Elle n'est point l'aventure d'un moment héroïque, le passage exalté du héros dans l'éternel, la vocation sublime du guerrier. Elle a moins de solennité : elle prend qui lui plaît, quand il lui plaît, dans l'attitude la plus humble, imposant son incessante présence, exigeant qu'on soit toujours prêt.

C'est ainsi qu'elle vous visa au front, insouciant enfant, qu'à la fin de cette triste et inutile journée, nous enterrâmes dans un coin de notre prison de boue. Vous n'aviez encore jamais vu l'ennemi : et vous fîtes votre sanglant sacrifice dans l'ignorance.

Attristés de cette mort, qui rendait plus pesante notre inaction, nous vîmes redescendre la nuit... Une journée encore toute pareille, puis d'autres

nous remplaceront ici et nous déposerons, pour quelques heures, cette angoisse qui tend l'âme comme un acier...

13 *Janvier.* —Ce soir, nous serons relevés... Tout le monde attend cela comme une délivrance. On est harassé de fatigue, d'insomnie : il fait froid... Les heures passent et toujours ce pli de terrain, cette croupe, ce vallonnement, immobiles, indifférents, mais qui recèlent une vie si tragique et invisible. Nous ne pourrons plus désormais contempler la campagne française sans la peupler de ces réalités pathétiques : derrière ses aspects si charmants, si pareils, nous placerons les tombes fécondes de nos actions qui, de l'aube jusqu'à la nuit, lui don-

neront une beauté plus profonde : et la meule des gerbes périssables qui s'élèvera où nous avons saigné, produira l'impérissable pain du souvenir...

Encore des coups de feu. Nul événement. Il est seize heures. Plus que deux heures. Dans notre poste de commandement, K..., M... et moi nous lisons le *Rouge* de Stendhal... La liaison apporte des lettres et un ordre pour le lieutenant K... « Le commandant m'appelle auprès de lui, nous dit-il. Je serai de retour pour la relève. » Une demi-heure après, il revient, le visage fermé, et la gravité de notre jeune chef nous fait frémir avant qu'il n'ait rien dit. Nous sommes seuls. « Eh bien voilà, nous dit-il, nous attaquons demain soir à 18 heures. Notre

mission : enlever les deux lignes de tranchées allemandes qui sont devant nous, la première à quinze mètres, la seconde vingt mètres en arrière. Deux sections attaqueront à l'arme blanche la tranchée qui fait face à la nôtre; une section de la 1re compagnie prendra la seconde ligne en enfilade, tandis que celle qui occupe actuellement l'élément extrême de notre tranchée couvrira notre gauche de son feu. Nous serons soutenus par du 75 et du 90 qui empêcheront la formation de renforts dans le village d'A... Voilà : je vous le dis à vous : je ne préviendrai les hommes que demain, quelques heures avant l'attaque. »

Un grand silence dans l'étroite hutte qu'éclaire une pauvre bougie plantée dans un quillon de baïonnette Nous

nous regardons anxieusement sans rien dire, mais nous voyons jusqu'au fond de nos âmes haletantes : on eût entendu le battement de notre cœur et si nous ne parlions pas, c'est pour qu'il ne fît point trembler notre voix. « Dieu ne donne pas le courage, il le prête seulement », a dit d'Aubigné et qui, après cet aveu du grand capitaine, hésiterait à dire qu'un instant il trembla devant le danger ? C'est vrai : pendant quelques minutes, mon corps, malgré moi, fut secoué d'un grand tremblement. Qu'éprouvaient mes deux compagnons ? je ne sais ; mais je sais que tous les trois nous jugions cette attaque si périlleuse que nous avions la certitude d'y trouver la mort. Les Allemands à quinze mètres ; en sortant, nous serions massacrés... Cette certi-

tude s'agita en nous pendant la longue nuit où côte à côte nous essayâmes de dormir; nuit farouche comme une hallucination où, la volonté cédant sous la fatigue, nous ne savions si c'était de froid ou d'épouvante que nous étions secoués; et ce délai que l'action nous laissait aggravait l'agitation instinctive de notre être:..

14 *Janvier*. — Quand nous nous réveillons, quand nous sortons de ces cauchemars où toute notre vie passée resurgit, c'est presque joyeusement que nous disons : « Il est 8 heures ; dans dix heures, ça y sera. Il faut se préparer, étudier un peu cette attaque. » Sur un papier, nous dessinons les positions et nous commentons l'ordre donné la veille. Toujours en

nous la même certitude, encore accrue de l'étude que nous en faisons ; mais il ne s'agit plus de nous et cette nécessité où nous sommes de sortir de nous-mêmes nous libère de l'angoisse.

Dès l'abord, nous appelons à notre poste de commandement les chefs de section ; nous leur expliquons la manœuvre, leurs consignes. Tranquilles, nous les assurons de la réussite : « Nous devons réussir » ; et tout notre être maintenant commande la confiance... C'est avec le même apaisement intérieur que tout à l'heure, quand ils seront sortis, nous détruirons nos papiers intimes, et prendrons nos dispositions dernières. Chacun de nous rédige pour les siens des billets qui semblent une même dictée :

« Nous allons à l'attaque, ce soir, à 6 heures : l'affaire sera particulièrement rude. Si ce mot vous parvient, c'est que j'y aurai succombé... » — « C'est dur tout de même », fait K... à voix basse... Dernière défaillance, dernier regard jeté en arrière ; regrets refoulés et qui ont déjà le ton d'une résolution... Nous mangeons : il faut manger...

Midi : allons prévenir nos chasseurs. Nous passons dans la tranchée. Les hommes, hébétés de fatigue et qui espèrent l'ordre de repos, reçoivent celui de l'attaque, sans broncher : une lueur brille dans les yeux de ces groupes de glaise, reliefs vivants de la tranchée étroite. Presque à chacun d'eux, nous commentons l'attaque prochaine, car nos hommes aiment à

savoir ce qu'ils font : ils demandent des détails, on les leur donne. Maintenant, ils savent : ils se mettent à l'ouvrage. De leurs pelles, ils entaillent la paroi extérieure, aménagent des gradins qui leur serviront à bondir du sillon... Une volonté unanime les presse : puis ils se font de hâtives confidences, des promesses pareilles ; quelques-uns s'étreignent... L'un d'eux vient à moi et m'entraîne. Puis, me prenant le bras : « Voilà, me dit-il, je n'ai pas toujours très bien vécu... Croyez-vous que si j'étais tué, tout à l'heure, ma mort suffirait à me faire pardonner le mal que j'ai fait... » Instant magnifique où l'homme se confie à l'homme, se donne simplement ; amitié, communion humaine incomparable dont le souvenir, jusqu'à la mort, illumi-

nera nos âmes. Nous sommes devant les portes de l'Éternité.

Quelques-uns, qui savent que le lieutenant M... est prêtre, vont se confesser à lui : en hâte, il donne l'absolution. Au reste, toute la compagnie la recevra avant que d'aller à l'assaut ; et sur nous passe le grand mystère divin de la guerre, réalité surhumaine où échoue la faiblesse de nos explications, sacrement inconcevable que tout à l'heure nous recevrons dans le délire des armes... Et dans cette ferveur, tous travaillent, nettoient leurs fusils, les chargent, ajustent la baïonnette... On surveille les derniers préparatifs.

Cinq heures : la nuit vient. C'est, dans toute la tranchée, une rumeur fiévreuse et sourde. Voici la section de

V... qui arrive. Explications échangées à voix basse : puis, les brancardiers qu'on place dans le boyau d'arrière... Un grand silence sur la campagne où descend une brume froide et dense : de rares coups de feu...

Les nôtres ne tirent plus... Quelques minutes encore... On attend le signal du chef : tout l'être est prodigieusement calme ; rien qu'une chaleur au front. Une immense curiosité de ce qui va survenir... C'est l'heure. Le lieutenant K... est à notre gauche ; je suis à ses côtés avec la liaison. A voix étouffée : « Demandez au lieutenant M... s'il est prêt... Faites passer », et l'on entend la phrase passer de bouche en bouche, puis se perdre... Mais avant que la réponse ne nous parvienne, le noir cyclone de l'artillerie

souffle au-dessus de nous... Seconde d'hésitation, pendant laquelle il semble qu'une bataille déjà fasse rage derrière l'horizon impénétrable. Mus par une force folle, nous bondissons dans la nuit... Tout soudain s'éclaire d'une lueur verte, cinéraire, lumière d'artifice, étrange, fantastique, où nous nous agitons comme des ombres démesurées... Autour de nous, le sourd grondement du 90 qui fait comme une basse au chant inexorable du 75 et, distinct, le crépitement des mitrailleuses : là-bas, la nuit transpercée d'éclairs. Est-ce cette vision qui nous tient en arrêt à un pas de la tranchée allemande, immobiles, ou l'étonnement d'être là tous vivants ? « Mais avancez, avancez donc, hurle K... ; sautez, nous l'avons... » Est-ce possible?

nous avons leur première ligne ! quelques coups de feu et ils ont fui... Tous, nous nous ruons dans le boyau qui mène à la seconde. Nous tuons tous les occupants qui essaient de fuir; nous nous jetons dans la seconde ligne que la section de V... occupe déjà. Nous crions éperdûment : « Victoire ! victoire ! » — c'est le mot de ralliement. Exténué, K... clame ses ordres... Nous nous interpellons, nous courons en tous sens. Dans leurs cahutes, nous les découvrons qui, les bras levés, blêmes, tremblants, crient : « Kamerads ! Kamerads !... » Plus de vingt prisonniers sont évacués en arrière... Un feu de salve en l'air : c'est fini. Nous sommes maîtres de la place.

Sur la croupe opposée, des chasseurs sont sortis de leur tranchée et,

sous l'embrasement livide du ciel, nous voyons leurs ombres qui nous acclament. « Joie, joie, pleurs de joie ! » C'est une pareille illumination mystique. Avoir pu vivre pour goûter une telle joie : c'est à défaillir de bonheur... Que c'est beau ! que c'est beau !... Dans la nuit, notre troupe mène une étrange sarabande. De grands cris résonnent qui ont l'allure d'un chant : « Bravo ! Victoire ! »... Nuit belle et d'une beauté de fête. Les derniers coups de feu jettent leur lueur rouge ; le fracas de l'artillerie cesse soudain ; le ciel redevient noir... Nos hommes maintenant organisent la position nouvelle : ils travaillent..

De leur victoire, ils ne jouissent pas en gloutons de triomphe, ils ont fait leur tâche et ils sont meilleurs de

l'avoir bien faite. Comme on les sent intelligents, humains ! Ils ne sont pas des fléaux, ces soldats, les bêtes de la Force sans loi, les fils assoiffés de la destruction : ils sont sans reproche. Quelle lumière ils jettent dans cette nuit, plus éclatante que celle des fusées jaillissantes.

. . . .

III

LA MORT DU COMMANDANT

LETTRE DE PAUL DROUOT
A MAURICE BARRÈS

« Que peut espérer un soldat que son capitaine ne daigne éprouver ? Mais, au contraire, quand il l'exerce dans des entreprises laborieuses, il lui donne sujet de prétendre. »

BOSSUET.

A ces pages du Souvenir et de l'Amitié des armes, j'ai cru devoir joindre la narration exemplaire où Paul Drouot, quelques semaines avant que d'être frappé à son tour, rapportait à Maurice Barrès la fin héroïque de notre chef, ce noble commandant Madelin, qui avait fait notre bataillon de chasseurs à l'image de son âme chevaleresque et croyante. Ainsi nos voix seront mêlées comme jadis nos armes pour la gloire de ce chef, pour le service de ce bataillon que notre ferveur jalouse nous faisait mettre au-dessus de tous les autres.

A M. MAURICE BARRÈS,

2 juin 1915.

... Je vais tâcher de vous faire au courant de la plume un récit exact du dernier jour et de la fin du commandant Madelin, le frère de notre ami Louis Madelin, l'historien.

Peut-être avez-vous eu l'occasion de rencontrer le commandant ? Il était Lorrain, de Bar-le-Duc. Je veux d'abord vous le présenter.

Grand, très grand, d'une séduction qui s'exerçait dès l'instant que l'on entrait dans sa zone d'influence, et cette zone, c'était tout son *bataillon. L'œil bleu et moqueur, l'expression subtile, un chic sans apprêt, une race ! la race officier. Enfin, rien que pour l'avoir*

entendu et vu les accueillir, je ne sais pas s'il se serait trouvé à chaque nouveau renfort un seul des chasseurs qui l'ignoraient encore la veille, pour n'être pas sur l'heure décidé à se jeter au feu pour lui.

Comme il les connaissait d'ailleurs, comme il les aimait, comme il savait leur rendre leur salut, leur parler, les blâmer ou les encourager d'un coup d'œil ! Le merveilleux improvisateur !

Quant au chef de bataillon, un prodige. J'ai eu l'honneur de le regarder composer ses rapports, préparer une attaque, compulser ses dossiers, avec cette aisance des gens supérieurs qui se jouent de résoudre toutes les difficultés. C'est un spectacle admirable que celui d'un organisateur créant au

fur et à mesure des besoins de nouveaux services ou modelant les anciens sur la nécessité. La plus belle image qui soit du créateur.

Les chasseurs le savaient bien. Le commandant Madelin! Rien que dans la façon de le nommer, ils le saluaient, ils lui présentaient les armes. J'aurais voulu vous peindre le type de l'officier français; vous le connaissez mieux que moi, mais celui-ci, ce héros à la fois si charmant et d'un tel pouvoir sur les hommes et jusque sur les phases d'un combat, je l'ai connu en pleine action, et dans tous les mouvements qui révèlent le cœur et l'intelligence d'un être d'élite. Il avait atteint ce degré de maîtrise bien jeune, puisqu'il est mort à 36 ans.

. . . .

Deux fois déjà le bataillon était monté aux tranchées avec son ordre d'attaquer qui le rendait tout frémissant, tout impatient de la victoire. Deux fois l'attaque décommandée ; d'où irritation, murmures de la part des hommes, colère des officiers. Se moquait-on des chasseurs?

Le troisième jour vint. Les mines étaient prêtes à exploser, le dispositif d'attaque minutieusement réglé. Vers 4 heures, la préparation d'artillerie commença. On respira. Cette fois-ci l'attaque aurait lieu; plus qu'une demi-heure, plus qu'un quart d'heure. Les Boches, de leur côté, nous bombardaient violemment. Le commandant, infiniment calme toute la journée et comme indifférent aux pensées de chaque instant, mais l'esprit tendu

vers le résultat prochain dont il était sûr, partit enfin pour la première ligne. Des officiers d'artillerie et moi restions à son poste de commandement en deuxième ligne, d'où l'on pouvait voir se déployer toute l'attaque. L'heure sonna. Nous aperçûmes à travers la fumée noire des éclatements qui nous séparaient de la première ligne, une vapeur jaune, épaisse qui s'élevait lentement : les mines avaient sauté presque sans bruit, si l'on tient compte du tumulte général. Aussitôt les chasseurs s'élancèrent. Nous ne voyions rien qu'une ligne très mince de tranchée d'où sans cesse sortaient en courant des hommes et des hommes.

Debout sur le bord, sa canne levée, les bras qu'il remuait pour exciter sa troupe, un officier en silhouette sur les

nuages de fumée : le commandant. Il resta dix minutes ainsi : on ne savait s'il acclamait ou s'il encourageait les siens. Nous ne pouvions, ni les artilleurs, ni moi, détacher nos regards de ce point immobile. Tout le monde se fichait du bombardement, tout le monde pleurait, tant c'était sublime.

Enfin le commandant revint. Il fallait téléphoner au général. Sa voix vibrait, plus haute que d'habitude et d'un timbre plus clair. Rien que cela vous électrisait. Il s'écriait : « Ah ! les chics types, les chics types ; jusqu'au clairon qui a poussé la charge ! » Puis la scène du téléphone. Les félicitations lointaines de la brigade. Mais déjà le commandant brûlait de repartir en première ligne.

Un de ses capitaines avait dû l'em-

*pêcher d'aller jusque dans l'*ouvrage blanc, *objectif de l'attaque, maintenant dépassé. Son officier adjoint se disposait à le suivre lui aussi plein de fièvre et de joie. « — Non, cette fois-ci, dit-il en souriant, c'est Drouot que j'emmène, il m'en a manifesté le désir. »*

Nous partîmes, lui, moi et un petit agent de liaison d'artillerie, plein de cran. Nous marchions à grandes enjambées, malgré la difficulté qu'il y a, quand les boyaux sont pleins de prisonniers, de blessés, d'hommes de corvée, à gagner la première tranchée. Le commandant jetait un mot, une question à ceux qui passaient. Il ne s'arrêtait pas pour cela, dans sa hâte de voir où en était l'action. Nous fûmes bientôt à même d'admirer ce grand spectacle de plus près : une compagnie sor-

tait encore de la tranchée, s'élançait à l'attaque. On distinguait les trous de la tranchée ennemie bouleversée par l'explosion, la forme des cratères qu'elle avait creusés. Des blessés, tombés tout près de là, tâchaient, en rampant, de rejoindre nos lignes. « Restez tranquilles, leur cria le commandant en se découvrant lui-même; il y a trop de danger à traverser l'espace intermédiaire ».

Cependant, tout en courant dans la tranchée démolie par les obus et en sautant sur les tas de terre qui l'encombraient, nous levions la tête par-dessus le parapet pour apercevoir d'un coup d'œil le terrain et l'horizon borné par la fumée des éclatements. Soudain le commandant s'arrêta pour observer plus longuement les abords d'un des entonnoirs explosés. Puis il franchit le pa-

rapet. Je m'apprêtais à en faire autant. Il se retourna : « Je vous interdis formellement de me suivre ! » Et il courut jusqu'au saillant que formait la terre éboulée à l'autre bout des 150 mètres de terrain découvert. Il s'aplatit au bord, la tête dépassant un peu la crête de l'entonnoir. Évidemment il tenait à se rendre compte par lui-même de l'organisation de l'ouvrage conquis. Cela avait été si rapide, si beau, que mes camarades autour de moi en étaient tout palpitants.

Je cherchais en vain dans mes cartouchières mon lorgnon perdu pour mieux voir, quand le petit artilleur s'écria :

— Mais regarde donc, on dirait qu'il ne bouge plus, ton commandant.

La pensée qu'il pouvait lui être ar-

rivé quelque chose me semblait si absurde que je répondis :

— Ma foi, il observe, il ne va pas s'amuser à se faire repérer.

— Tiens, il bouge, reprit-il.

Il voyait nettement ce que j'avais de la peine à deviner.

— Mais il bouge drôlement, allons-y.

Nous nous élançâmes jusqu'à l'entonnoir. L'artilleur arrivé le premier retourna le commandant sur le flanc, ses lèvres étaient ensanglantées. Il me reconnut :

— Il faut prévenir tout de suite le général.

Ce fut son premier mot. Puis il accepta du café que je lui offris, essaya d'en boire. Un chasseur nous avait rejoints, qui de loin avait vu de quoi il

s'agissait. Alors nous le transportâmes comme nous pûmes, le reposant à terre pour qu'il reprît haleine, gênés par le réseau de fil de fer, ayant hâte de le mettre à l'abri, de le descendre dans la tranchée.

— Prenez garde, nous dit-il encore, comme nous l'asseyions par terre, prenez garde à vous.

Nous lui répondîmes je ne sais quoi: il s'agissait bien de nous. Enfin il fut en sûreté. Je courus prévenir au poste de commandement, comme il me l'avait recommandé, chercher le major.

Cependant mes camarades restés près de lui dégrafaient sa tunique, découvraient la petite blessure du cou, qui ne saignait presque pas et dont il devait mourir. Le commandant parlait quand même, de temps à autre, s'in-

formait des progrès de l'attaque, semblait reprendre vie quand on lui annonçait que tout allait bien, que les Boches ne contre-attaquaient pas, que l'on devait être très loin dans leurs lignes, qu'il y avait somme toute grand... Le médecin arriva, il n'y avait rien à faire sur place; le tirer au plus vite de la tranchée autour de laquelle pleuvaient les marmites, le transporter au cantonnement. Le major versa un peu d'alcool de menthe sur du sucre, lui mit le morceau entre les dents, mais la contraction musculaire qui se produisit fut si pénible au blessé qu'il fit effort pour rejeter le morceau de sucre. Puis il dit, se rendant mieux compte de la souffrance que jusque-là son état d'accablement lui cachait peut-être :

— *Je suis heureux de souffrir pour la France!*

Il chargea encore le médecin de veiller à ce que l'on nous récompensât, nous qui l'avions ramené, puis de faire ses amitiés, peut-être ses adieux (je ne sais s'il se rendait bien compte qu'il était perdu), aux officiers du bataillon. J'avais dû m'éloigner pour communiquer des ordres. Je revins près du commandant, je pus lui dire encore quelques mots : que j'écrivais à Mme Madelin qu'il était légèrement blessé; il me remercia, me confia sa sacoche, en ayant soin de me la recommander. Il pensait à tout, à toutes choses, à tout le monde, sauf à lui. J'ai su seulement que durant le retour pénible et long au cantonnement, s'il ne parla plus, des larmes coulèrent d'entre ses paupières

fermées. Je ne sais pourquoi il me semble qu'il accomplissait alors son sacrifice.

Cinq enfants, une femme qu'il adorait, — une apparence d'éblouissant avenir, toutes les grâces de l'esprit, toutes les joies...

Il est mort en arrivant au poste de secours. Nous l'avons enterré dans un de ces cimetières où l'on fait des brèches au mur pour les étendre dans la campagne. Parlez de lui, mon cher maître, il est d'entre les plus dignes d'être loués par votre voix qui portera si loin dans les temps, et qui consacrera les noms de ces pures gloires que nous voulons qu'on aime comme nous les aimons, mais à tout jamais et passionnément.

Je vous écris en charabia, je le sais

mieux que personne, mais bah! il faut souffrir de cela par-dessus le marché.

Je vous ai parlé du commandant et pas assez du bataillon. Comme il m'en eût voulu! Ah! si vous saviez quel admirable bataillon, quels officiers, quelle troupe, tout ce qu'on leur doit! Mais ce sont là des comptes qui ne se règlent pas ici-bas, qui ne pourraient plus être réglés pour bon nombre d'entre ces jeunes cœurs si ardents, si dévoués. Combien de choses je pourrais vous conter qui ne nous semblent pas inouïes à nous, parce que nous connaissons nos chefs et nos camarades, mais qui, en réalité, le sont, inouïes, merveilleuses et toutes simples...

TABLE

ACHEVÉ

D'IMPRIMER

LE QUINZE JANVIER

MIL NEUF CENT SEIZE.

PAR ARRAULT, A TOURS

POUR GEORGES

CRÈS ET Cie

4062



